

EUROPEAN COURT OF HUMAN RIGHTS
COUR EUROPÉENNE DES DROITS DE L'HOMME

DEUXIÈME SECTION

AFFAIRE OGARISTI c. ITALIE

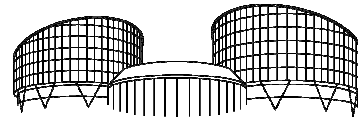
(Requête n° 231/07)

ARRÊT

STRASBOURG

18 mai 2010

Cet arrêt deviendra définitif dans les conditions définies à l'article 44 § 2 de la Convention. Il peut subir des retouches de forme.



EUROPEAN COURT OF HUMAN RIGHTS
COUR EUROPÉENNE DES DROITS DE L'HOMME

SECONDA SEZIONE

CASO OGARISTI c. ITALIA

(Ricorso n° 231/07)

SENTENZA

STRASBURGO

18 maggio 2010

*Questa sentenza diventerà definitiva nelle condizioni fissate nell'art. 44 § 2 della Convenzione. Potrà subire ritocchi di forma. (traduzione **non** ufficiale a cura dell'avv. Maurizio de Stefano)*

En l'affaire Ogaristi c. Italie,

La Cour européenne des droits de l'homme (deuxième section), siégeant en une chambre composée de :

Françoise Tulkens, *présidente*,
Ireneu Cabral Barreto,
Vladimiro Zagrebelsky,
Danutė Jočienė,
Nona Tsotsoria,
Işıl Karakaş,
Kristina Pardalos, *juges*,
et de Sally Dollé, *greffière de section*,

Après en avoir délibéré en chambre du conseil le 27 avril 2010,
Rend l'arrêt que voici, adopté à cette date :

Nel caso Ogaristi c. Italia,

La Corte europea dei diritti dell'uomo (seconda sezione), tenendo la seduta in una camera composta da:

Françoise Tulkens, *presidente*,
Ireneu Cabral Barreto,
Vladimiro Zagrebelsky,
Danutė Jočienė,
Nona Tsotsoria,
Işıl Karakaş,
Kristina Pardalos, *giudici*,

e da Sally Dollé, *cancelliera di sezione*,
Dopo averla deliberata in camera di consiglio il 27 aprile 2010,
Pronuncia la seguente sentenza, adottata in questa data:

<p>PROCÉDURE</p> <p>1. À l'origine de l'affaire se trouve une requête (n° 231/07) dirigée contre la République italienne et dont un ressortissant de cet Etat, M. Alberto Ogaristi (« le requérant »), a saisi la Cour le 18 décembre 2006 en vertu de l'article 34 de la Convention de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales (« la Convention »).</p> <p>2. Le requérant est représenté par M^{es} M. de Stefano et M. Biffa, avocats à Rome. Le gouvernement italien (« le Gouvernement ») est représenté par son agent, M^{me} E. Spatafora et son coagent, M. N. Lettieri.</p> <p>3. Le requérant alléguait en particulier que la procédure pénale menée à son encontre n'avait pas été équitable.</p> <p>4. Le 1^{er} septembre 2008, la Cour a décidé de communiquer la requête au Gouvernement. Comme le permet l'article 29 § 3 de la Convention, elle a en outre décidé que seraient examinés en même temps la recevabilité et le fond de l'affaire.</p> <p>5. Le 1^{er} septembre 2009, la présidente de la chambre a également décidé de traiter la requête en priorité en vertu de l'article 41 du règlement de la Cour.</p>	<p>PROCEDURA</p> <p>1§. All'origine del caso vi è il ricorso (n. 231/07) diretto contro la Repubblica italiana e con cui un cittadino di questo Stato, il sig. Alberto Ogaristi («il ricorrente»), ha adito la Corte il 18 dicembre 2006 ai sensi dell'articolo 34 della Convenzione di salvaguardia dei diritti dell'uomo e delle libertà fondamentali («la Convenzione »).</p> <p>2§. Il ricorrente è rappresentato dagli avvocati M. de Stefano e M. Biffa, avvocati a Roma. Il Governo italiano («il Governo») è rappresentato dal suo agente, la Signora E. Spatafora e dal suo coagente, il Sig. N. Lettieri.</p> <p>3§. Il ricorrente deduceva in particolare che la procedura penale condotta nei suoi confronti non era stata equa.</p> <p>4§. Il 1° settembre 2008, la Corte ha deciso di comunicare il ricorso al Governo. Come lo permette l'articolo 29 § 3 della Convenzione, inoltre ha deciso che sarebbero esaminati contestualmente la ricevibilità ed il merito del caso.</p> <p>5§. Il 1° settembre 2009, il presidente della camera ha anche deciso di trattare la ricorso prioritariamente ai sensi dell'articolo 41 del regolamento della Corte.</p>
<p>EN FAIT</p> <p>I. LES CIRCONSTANCES DE L'ESPÈCE</p> <p>6. Le requérant est né en 1972 et est actuellement détenu dans le pénitencier de Rome-Rebibbia.</p> <p><i>1. Les poursuites pénales</i></p> <p>7. Le soir du 18 février 2002, à Villa Literno (Caserte), X, ressortissant italien et Y, ressortissant albanais, furent victimes d'un attentat à l'arme à feu perpétré par trois personnes à bord d'une voiture. À l'issue du guet-apens, X fut tué et Y blessé grièvement.</p>	<p>FATTO</p> <p>I. LE CIRCOSTANZE DELLA FATTISPECIE</p> <p>6§. Il ricorrente è nato nel 1972 ed è attualmente detenuto nel carcere di Roma-Rebibbia.</p> <p><i>1. I procedimenti penali</i></p> <p>7§. La sera del 18 febbraio 2002, a Villa Literno (Caserta), X, cittadino italiano e Y, cittadino albanese, furono vittime di un attentato con arma da fuoco perpetrato da tre persone a bordo di un'automobile. Al termine dell'agguato, X fu ucciso ed Y gravemente ferito.</p>

<p>8. Le 19 février 2002, pendant son hospitalisation, Y déclara reconnaître sur deux photos le requérant et A, comme étant respectivement le tireur et le chauffeur de la voiture utilisée dans l'embuscade.</p> <p>9. Entre le 20 et le 26 février 2002, à l'occasion de certaines conversations tenues dans sa chambre d'hôpital et interceptées par la police, Y manifesta à plusieurs reprises son intention de retourner en Albanie aussitôt que possible. Dans ces conversations, il affirma également avoir pu reconnaître les auteurs de l'attentat, notamment le tireur, et craindre des rétorsions du fait de son témoignage.</p> <p>10. Le 8 mars 2002, Y effectua une reconnaissance <i>de visu</i> du requérant.</p> <p>11. À une date non précisée, Y bénéficia d'un programme de protection pour témoins, les autorités ayant estimé que l'embuscade dont il avait été victime était liée aux luttes intestines entre les clans mafieux (<i>camorra</i>) de Villa Literno.</p> <p>12. Le 23 septembre 2002, eu égard au risque qu'Y quitte le territoire, le requérant demanda la fixation d'une audience <i>ad hoc</i> devant le juge des investigations préliminaires (« le GIP ») en présence des avocats de la défense (incidente <i>probatorio</i>) afin d'auditionner Y et de procéder à une reconnaissance personnelle (<i>ricognizione personale</i>). Cette demande fut rejetée.</p> <p>13. Le 5 octobre 2002, Y, qui s'était entre-temps rendu en Albanie pour une période de vacances, communiqua par téléphone au responsable du programme de protection qu'il ne rentrerait pas en Italie, sans fournir d'autres précisions à cet égard. Suite à cette conversation, le 30 janvier 2003, les mesures de protection furent révoquées.</p>	<p>8§. Il 19 febbraio 2002, durante il sua degenza in ospedale, Y dichiarò di riconoscere su due fotografie il ricorrente ed A, come rispettivamente il tiratore e l'autista dell'automobile utilizzata nell'imboscata.</p> <p>9§. Tra il 20 ed il 26 febbraio 2002, in occasione di alcune conversazioni tenute nella sua camera d'ospedale ed intercettate dalla polizia, Y manifestò varie volte la sua intenzione di tornare in Albania non appena possibile. In queste conversazioni, affermò anche di aver potuto riconoscere gli autori dell'attentato, in particolare il tiratore, e di temere ritorsioni a causa della sua testimonianza.</p> <p>10§. L'8 marzo 2002, Y effettuò una ricognizione <i>de visu</i> del ricorrente.</p> <p>11§. In una data non precisata, Y beneficiò di un programma di protezione per testimoni, avendo ritenuto le autorità che l'imboscata di cui era stato vittima era legata alle lotte interne tra i clans mafiosi (<i>camorra</i>) di Villa Literno.</p> <p>12§. Il 23 settembre 2002, in considerazione del rischio che Y lasciasse il territorio, il ricorrente chiese la fissazione di un'udienza <i>ad hoc</i> dinanzi al giudice delle indagini preliminari («il GIP ») in presenza degli avvocati della difesa (incidente <i>probatorio</i>) al fine di ascoltare Y e di procedere ad una ricognizione personale. Questa domanda fu respinta.</p> <p>13§. Il 5 ottobre 2002, Y, che si era nel frattempo recato in Albania per un periodo di vacanze, comunicò per telefono al responsabile del programma di protezione che non sarebbe rientrato in Italia, senza fornire altre precisazioni a questo proposito. Dopo questa conversazione, il 30 gennaio 2003, le misure di protezione furono revocate</p>
<p>2. <i>La procédure de première instance</i></p> <p>14. Le 3 mars 2003, le requérant et A furent renvoyés devant la cour d'assises de Santa Maria Capua Vetere pour meurtre, tentative de meurtre et port d'arme prohibé, avec la circonstance aggravante d'avoir agi pour favoriser une organisation criminelle de type mafieux. La cour ordonna, entre autres, l'audition d'Y.</p>	<p>2. <i>Il processo di primo grado</i></p> <p>14§. Il 3 marzo 2003, il ricorrente ed A furono rinviati a giudizio dinanzi alla corte d'assise di Santa Maria Capua Vetere per omicidio, tentativo d'omicidio e porto d'arma proibito, con la circostanza aggravante di avere agito per favorire un'organizzazione criminale di tipo mafioso. La corte ordinò, tra l'altro, l'audizione di Y.</p>

15. Celui-ci étant introuvable (*irreperibile*) depuis son départ en Albanie, la citation à comparaître ne put lui être notifiée. Par conséquent, la cour, s'appuyant sur l'article 512 du code de procédure pénale (CPP), décida de verser au dossier de l'affaire les déclarations faites par Y lors des investigations préliminaires.

16. Ensuite, faisant application des articles 111 de la Constitution et 526 CPP, la cour d'assises conclut que lesdites déclarations n'étaient pas utilisables à l'encontre des accusés. Elle estima qu'Y s'était volontairement soustrait à l'interrogatoire par les accusés et leurs défenseurs.

17. Par un arrêt du 8 mars 2004, la cour d'assises relaxa le requérant et A au motif qu'ils n'avaient pas commis les infractions qui leur étaient reprochées (*per non aver commesso il fatto*). Elle estima qu'une fois les affirmations d'Y déclarées inutilisables, il ne restait aucun élément figurant au dossier de nature à démontrer la responsabilité pénale des accusés.

3. Les procédures d'appel et de cassation

18. Le 20 juillet 2004, le parquet interjeta appel. Il alléguait que le comportement d'Y ne démontrait pas forcément la volonté de se soustraire à l'interrogatoire. Dès lors, l'article 526 CPP ne trouvait pas à s'appliquer en l'espèce et les affirmations d'Y devaient être utilisées pour décider du bien-fondé des accusations portées contre le requérant et A.

19. Le requérant demanda la confirmation de la décision de première instance. Il observa que, lorsque Y avait fait ses déclarations aux représentants du parquet, notamment lors de la reconnaissance *de visu* effectuée le 8 mars 2002, il avait déjà manifesté l'intention de rentrer en Albanie, ce qui démontrait sa volonté d'éviter la confrontation avec le requérant et/ou son conseil.

20. En ordre subsidiaire, le requérant demanda à la cour d'assises d'appel de rouvrir l'instruction et d'ordonner l'audition d'Y.

21. Par un arrêt du 3 novembre 2005, la cour d'assises d'appel condamna le requérant à perpétuité pour tous les chefs d'accusation. En substance, la cour entérina le raisonnement du parquet selon lequel la volonté d'Y de se

15§. Essendo quest'ultimo irreperibile dopo la sua partenza in Albania, la citazione a comparire non poté esserle notificata. Di conseguenza, la corte, fondandosi sull'articolo 512 del codice di procedura penale (CPP), decise di acquisire nel fascicolo di causa le dichiarazioni fatte da Y in occasione delle indagini preliminari.

16§. In seguito, facendo applicazione degli articoli 111 della Costituzione e 526 CPP, la corte d'assise concluse che le suddette dichiarazioni non erano utilizzabili nei confronti degli imputati. Ritenne che Y si fosse volontariamente sottratto all'interrogatorio da parte degli imputati e dei loro difensori.

17§. Con una sentenza dell'8 marzo 2004, la corte d'assise assolse il ricorrente ed A dai reati di cui erano stati accusati per *non aver commesso il fatto*. Ritenne che, dopo che erano state dichiarate inutilizzabili le affermazioni di Y, non restasse alcun elemento inserito nel fascicolo di causa tale da dimostrare la responsabilità penale degli imputati.

3. Le procedure d'appello e di cassazione

18§. Il 20 luglio 2004, il Pubblico Ministero interpose appello. Addusse che il comportamento di Y non dimostrava necessariamente la volontà di sottrarsi all'interrogatorio. Di conseguenza, l'articolo 526 CPP non trovava ad applicarsi nella fattispecie e le dichiarazioni di Y dovevano essere utilizzate per decidere il fondamento delle accuse formulate contro il ricorrente ed A.

19§. Il ricorrente chiese la conferma della sentenza di primo grado. Egli osservò che, quando Y aveva fatto le sue dichiarazioni ai rappresentanti del Pubblico Ministero, in particolare in occasione della ricognizione *de visu* effettuata l'8 marzo 2002, egli aveva già manifestato l'intenzione di rientrare in Albania, cosa che dimostrava la sua volontà di evitare il confronto con il ricorrente e/o il suo avvocato.

20§. In via sussidiaria, il ricorrente chiese alla corte d'assise d'appello di riaprire l'istruzione ed ordinare l'audizione di Y.

21§. Con una sentenza del 3 novembre 2005, la corte d'assise d'appello condannò all'ergastolo il ricorrente per tutti i capi di imputazione. In sostanza, la corte ratificò il ragionamento del

<p>soustraire à l'interrogatoire n'avait été aucunement prouvée. Après avoir affirmé l'exigence de soumettre les déclarations de Y à un examen particulièrement rigoureux, ce dernier ne s'étant pas présenté aux débats publics, la cour d'assises d'appel estima que les affirmations en question, notamment celles se rapportant à la reconnaissance du requérant, étaient précises et corroborées par le procès-verbal d'établissement des lieux (« <i>verbale di ispezione dei luoghi</i> ») dressé par la gendarmerie (« <i>carabinieri</i> »).</p> <p>22. La cour considéra en outre que les déclarations des témoins à décharge étaient contradictoires et que l'alibi fourni par le requérant n'était ni cohérent ni convaincant. Elle estima toutefois ne pas devoir appliquer la circonstance aggravante d'avoir agi pour favoriser une organisation de type mafieux.</p> <p>23. Quant à A, la cour confirma le jugement d'acquiescement de première instance et remarqua qu'Y avait reconnu A seulement en photographie et qu'il s'était ensuite contredit plusieurs fois dans la description de ses traits physiques.</p> <p>24. Le requérant se pourvut en cassation. Il réitéra, pour l'essentiel, ses arguments basés sur l'impossibilité d'utiliser les déclarations d'Y.</p> <p>25. Par un arrêt du 20 juin 2006, dont le texte fut déposé au greffe le 6 juillet 2006, la Cour de cassation, estimant que la cour d'assises d'appel avait motivé de façon logique et correcte tous les points controversés, débouta le requérant de son pourvoi.</p>	<p>Pubblico Ministero secondo cui la volontà di Y di sottrarsi al interrogatorio non era stata in nessun modo provata. Dopo avere affermato l'esigenza di sottoporre ad un esame particolarmente rigoroso le dichiarazioni di Y, poiché quest'ultimo non si era presentato al pubblico dibattimento, la corte d'assise d'appello ritenne che le affermazioni in questione, in particolare quelle che si riferiscono alla ricognizione del ricorrente, erano precise e confermate dal « <i>verbale di ispezione dei luoghi</i> » elaborato dai « <i>carabinieri</i> ».</p> <p>22§. La corte considerò inoltre che le dichiarazioni dei testimoni a discarico erano contraddittorie e che l'alibi fornito dal ricorrente non era né coerente né convincente. Ritenne tuttavia non di dovere applicare la circostanza aggravante di avere agito per favorire un'organizzazione di tipo mafioso.</p> <p>23§. Quanto ad A, la corte confermò la sentenza di assoluzione di primo grado ed osservò che Y aveva riconosciuto A soltanto in fotografia e che si era in seguito contraddetto più volte nella descrizione delle sue caratteristiche fisiche.</p> <p>24§. Il ricorrente fece ricorso in cassazione. Ribadì, essenzialmente, le sue argomentazioni basate sull'impossibilità di utilizzare le dichiarazioni di Y.</p> <p>25§. Con una sentenza del 20 giugno 2006, il cui testo fu depositato in cancelleria il 6 luglio 2006, la Corte di cassazione, ritenendo che la corte d'assise d'appello aveva motivato in modo logico e corretto tutti i punti controversi, respinse il gravame del ricorrente.</p>
<p>4. <i>Les recours en révision du requérant</i></p> <p>26. Le 5 février 2008, un collaborateur de justice, Z, fit des déclarations spontanées concernant le meurtre de X et la tentative de meurtre d'Y. Il affirma qu'il avait participé au guet-apens en compagnie d'A, ainsi que de trois autres personnes, W, J, et Q. En particulier, Z indiqua W comme étant le tireur qui avait tué X et blessé Y. Il fournit aussi d'autres précisions sur le déroulement des faits à l'appui de sa version. Les circonstances relatées par Z furent ensuite confirmées, bien que de manière indirecte, par deux autres collaborateurs de justice.</p> <p>27. Se fondant sur lesdites déclarations, le 19</p>	<p>4. <i>I ricorsi per revisione del ricorrente</i></p> <p>26§. Il 5 febbraio 2008, un collaboratore di giustizia, Z, fece delle dichiarazioni spontanee riguardanti l'omicidio di X ed il tentativo d'omicidio di Y. Egli affermò che aveva partecipato all'agguato in compagnia di A, insieme a tre altre persone, W, J, e Q. In particolare, Z indicò W come il tiratore che aveva ucciso X e ferito Y. Egli fornì anche altre precisazioni sullo svolgimento dei fatti a sostegno della sua versione. Le circostanze riferite da Z furono in seguito confermate, benché in modo indiretto, da parte di altri due collaboratori di giustizia.</p> <p>27§. Fondandosi sulle suddette dichiarazioni, il</p>

mai 2008, le procureur général auprès la cour d'appel de Naples saisit la cour d'appel de Rome d'une demande de révision du procès du requérant.

28. Par une ordonnance du 29 mai 2008, la cour d'appel de Rome déclara la demande irrecevable au motif que les circonstances invoquées ne rentraient pas dans les cas prévus par la loi pour la révision du procès pénal.

29. Le requérant se pourvut en cassation.

30. Entretemps, le 22 janvier 2009, le juge des investigations préliminaires (« le GIP ») au tribunal de Naples avait ordonné le placement en détention provisoire de W, J et Q.

31. Par un arrêt du 4 février 2009, dont le texte fut déposé au greffe le 27 février 2009, la Cour de cassation cassa la décision litigieuse et renvoya l'affaire devant la cour d'appel de Pérouse. Elle estima que la demande portait bien sur une hypothèse de révision prévue par la loi et que la cour d'appel de Rome aurait par conséquent dû évaluer si les nouvelles déclarations étaient de nature à conduire à l'acquittement du requérant.

32. Par une ordonnance du 26 mai 2009, la cour d'appel de Pérouse estima que les déclarations en question pouvaient en principe conduire à la révision de l'arrêt de condamnation du requérant. Toutefois, elle observa que l'acquittement de ce dernier dépendait de l'établissement définitif de la responsabilité pénale de W, alors qu'aucune condamnation ayant la force de chose jugée n'avait encore été prononcée à l'encontre de ce dernier. Partant, la cour d'appel déclara la demande de révision irrecevable en l'état.

33. Par deux ordonnances des 9 octobre et 10 décembre 2009, le juge des investigations préliminaires (« le GIP ») du tribunal de Naples ordonna le renvoi en jugement, respectivement, de Z, J, Q et de W devant la cour d'assises de Santa Maria Capua Vetere pour le meurtre de X et la tentative de meurtre d'Y. Les premières audiences furent fixées au 2 décembre 2009, pour ce qui est de la procédure à l'encontre de Z, J et Q, et au 15 janvier 2010, en ce qui concerne celle diligentée contre W. Au 23 février 2010, les procédures en question étaient toujours pendantes.

19 maggio 2008, il procuratore generale presso la Corte d'appello di Napoli presentò alla Corte d'appello di Roma una domanda di revisione del processo del ricorrente.

28§. Con un'ordinanza del 29 maggio 2008, la Corte d'appello di Roma dichiarò la domanda inammissibile poiché le circostanze invocate non rientravano nei casi previsti dalla legge per la revisione del processo penale.

29§. Il ricorrente presentò ricorso in cassazione.

30§. Nel frattempo, il 22 gennaio 2009, il giudice delle indagini preliminari (« il GIP ») presso il tribunale di Napoli aveva ordinato la custodia cautelare di W, J e Q.

31§. Con una sentenza del 4 febbraio 2009, il cui testo fu depositato in cancelleria il 27 febbraio 2009, la Corte di cassazione cassò la decisione impugnata e rinviò la causa dinanzi alla Corte d'appello di Perugia. Ritenne che la domanda riguardasse certamente un'ipotesi di revisione prevista dalla legge e che la Corte d'appello di Roma avrebbe quindi dovuto valutare se le nuove dichiarazioni fossero tali da condurre alla assoluzione del ricorrente.

32§. Con un'ordinanza del 26 maggio 2009, la Corte d'appello di Perugia ritenne che le dichiarazioni in questione potessero in linea di principio condurre alla revisione della sentenza di condanna del ricorrente. Tuttavia, osservò che l'assoluzione di quest'ultimo dipendeva dall'accertamento definitivo della responsabilità penale di W, mentre nessuna condanna avente la forza di cosa giudicata era stata ancora pronunciata nei confronti di quest'ultimo. Pertanto, la Corte d'appello dichiarò allo stato irricevibile la domanda di revisione.

33§. Con due ordinanze del 9 ottobre e 10 dicembre 2009, il giudice delle indagini preliminari (« il GIP ») del tribunale di Napoli ordinò il rinvio in giudizio, rispettivamente, di Z, J, Q e di W dinanzi alla corte d'assise di Santa Maria Capua Vetere per l'omicidio di X ed il tentativo d'omicidio di Y. Le prime udienze furono fissate al 2 dicembre 2009, per quanto riguarda la procedura nei confronti di Z, J e Q, ed al 15 gennaio 2010, per quanto riguarda quella rivolta contro W. Alla data del 23 febbraio 2010, le procedure in questione erano ancora pendenti.

II. LE DROIT INTERNE PERTINENT

34. L'article 512 CPP se lit ainsi :

« Le juge, à la demande des parties, ordonne la lecture des actes accomplis par la police judiciaire, par le parquet et par le juge dans le cadre de l'audience préliminaire lorsque, pour des faits ou circonstances imprévisibles, leur réitération est devenue impossible. »

35. En 1999, le Parlement a décidé d'insérer le principe du procès équitable dans la Constitution elle-même (voir la loi constitutionnelle n°2 du 23 novembre 1999). L'article 111 de la Constitution, dans sa nouvelle formulation et dans ses parties pertinentes, se lit ainsi :

« (...) Dans le cadre du procès pénal, la loi garantit que la personne accusée d'une infraction (...) a la faculté, devant le juge, d'interroger ou de faire interroger toute personne formulant des déclarations à charge (...). La culpabilité de l'accusé ne peut pas être prouvée sur la base de déclarations faites par une personne qui s'est toujours librement et volontairement soustraite à une audition par l'accusé ou son défenseur. La loi régleme les cas où un examen contradictoire des moyens de preuve n'a pas lieu, avec le consentement de l'accusé ou en raison d'une impossibilité objective dûment prouvée ou encore en raison d'un comportement illicite dûment prouvé. »

36. À la suite de la réforme constitutionnelle mentionnée ci-dessus, l'article 526 CPP a été ainsi modifié :

« 1. Le juge ne peut utiliser pour sa décision des preuves autres que celles légitimement produites au cours des débats.

1bis. La culpabilité du prévenu ne peut être prouvée sur la base des déclarations de celui qui, par son libre choix, s'est toujours soustrait à l'interrogatoire par l'accusé ou son défenseur. »

II. IL DIRITTO INTERNO PERTINENTE

34§. L'articolo 512 CPP si legge così:

« Il giudice, a richiesta di parte, dispone che sia data lettura degli atti assunti dalla polizia giudiziaria, dal pubblico ministero e dal giudice nel corso della udienza preliminare quando, per fatti o circostanze imprevedibili, ne è divenuta impossibile la ripetizione ».

35§. Nel 1999, il Parlamento ha deciso di inserire il principio dell'equo processo nella stessa Costituzione (vedere la legge costituzionale n. 2 del 23 novembre 1999). L'articolo 111 della Costituzione, nella sua nuova formulazione e nelle sue parti pertinenti, si legge così:

« (...)Nel processo penale, la legge assicura che la persona accusata di un reato (...) abbia la facoltà, davanti al giudice, di interrogare o di far interrogare le persone che rendono dichiarazioni a suo carico(...).La colpevolezza dell'imputato non può essere provata sulla base di dichiarazioni rese da chi, per libera scelta, si è sempre volontariamente sottratto all'interrogatorio da parte dell'imputato o del suo difensore. La legge regola i casi la cui formazione della prova non ha luogo in contraddittorio per consenso dell'imputato o per accertata impossibilità di natura oggettiva o per effetto di provata condotta illecita. »

36§. A seguito della riforma costituzionale sopra citata, l'articolo 526 CPP è stato così modificato:

« 1. Il giudice non può utilizzare ai fini della deliberazione prove diverse da quelle legittimamente acquisite nel dibattimento.

1-bis. La colpevolezza dell'imputato non può essere provata sulla base di dichiarazioni rese da chi, per libera scelta, si è sempre volontariamente sottratto all'esame da parte dell'imputato o del suo difensore».

<p>EN DROIT</p> <p>I. SUR L'EXCEPTION DU GOUVERNEMENT</p> <p>37. Le Gouvernement observe qu'une procédure de révision est en cours devant les juridictions nationales. Bien qu'il admette qu'une telle procédure ne constitue pas une voie interne à épuiser au sens de l'article 35 § 1 de la Convention, il considère que l'issue de la procédure de révision peut constituer un motif de radiation de l'affaire du rôle. Il fait valoir à ce propos qu'au cas où le requérant serait remis en liberté, il aurait droit à une réparation du préjudice subi en raison de l'erreur judiciaire et de la détention injuste.</p> <p>38. Partant, le Gouvernement demande à la Cour de suspendre l'examen de la requête en attendant le déroulement de la procédure de révision.</p> <p>39. La Cour note d'emblée que, par une décision du 26 mai 2009, la cour d'appel de Pérouse a déclaré la demande en révision irrecevable en l'état, tant que la responsabilité pénale de W ne serait définitivement établie par un arrêt ayant la force de chose jugée.</p> <p>40. Or, la Cour ne saurait spéculer sur l'issue de la procédure pénale engagée à l'encontre de W, ni <i>a fortiori</i> sur sa durée, compte tenu de la nature structurelle du problème de la lenteur des procédures judiciaires en Italie (voir, <i>Bottazzi c. Italie</i> [GC], n° 34884/97, CEDH 1999-V ; <i>Simaldone c. Italie</i>, n° 22644/03, CEDH 2009-...). Par ailleurs, au 23 février 2010, la procédure pénale en question était encore pendante en première instance devant la cour d'assises de santa Maria Capua Vetere, la première audience ayant été fixée au 15 janvier 2010 (paragraphe 33 ci-dessus).</p> <p>41. Par conséquent, l'exception du Gouvernement doit être rejetée.</p>	<p>DIRITTO</p> <p>I. SULL'ECCEZIONE DEL GOVERNO</p> <p>37§. Il Governo osserva che una procedura di revisione è in corso dinanzi alle giurisdizioni nazionali. Benché ammetta che tale procedura non costituisce una via interna da esaurire ai sensi dell'articolo 35 § 1 della Convenzione, egli considera che la fine della procedura di revisione può costituire una ragione di radiazione del caso del ruolo. Fa valere a questo proposito che nel caso in cui il ricorrente fosse rimesso in libertà, avrebbe diritto ad una riparazione del pregiudizio subito in conseguenza dell'errore giudiziario e della ingiusta detenzione.</p> <p>38§. Pertanto, il Governo chiede alla Corte di sospendere l'esame della ricorso in attesa dello svolgimento della procedura di revisione.</p> <p>39§. La Corte nota di primo acchito che, con decisione del 26 maggio 2009, la Corte d'appello di Perugia ha dichiarato allo stato inammissibile la domanda in revisione, finché la responsabilità penale di W non fosse definitivamente stabilita da una sentenza avente la forza di cosa giudicata.</p> <p>40§. Ma, la Corte non potrebbe speculare sull'esito della procedura penale avviata nei confronti di W, né a maggior ragione sulla sua durata, tenuto conto della natura strutturale del problema della lentezza delle procedure giudiziarie in Italia (vedere, <i>Bottazzi c. Italia</i> (GC), n. 34884/97, CEDU 1999-V; <i>Simaldone c. Italia</i>, n. 22644/03, CEDU 2009-...). D'altra parte, al 23 febbraio 2010, la procedura penale in questione era ancora pendente in primo grado dinanzi alla corte d'assise di santa Maria Capua Vetere, essendo stata la prima udienza fissata al 15 gennaio 2010 (paragrafo 33 sopra).</p> <p>41§. Di conseguenza, l'eccezione del Governo deve essere respinta.</p>
<p>II. SUR LA VIOLATION ALLÉGUÉE DE L'ARTICLE 6 DE LA CONVENTION</p>	<p>II. SULLA DEDOTTA VIOLAZIONE DELL'ARTICOLO 6 DELLA CONVENZIONE</p>

<p>42. Le requérant se plaint de ne pas avoir eu l'opportunité d'interroger ou faire interroger Y. Il invoque l'article 6 §§ 1 et 3 de la Convention, qui, dans ses parties pertinentes, se lit comme suit :</p> <p>« Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue équitablement (...) par un tribunal (...) qui décidera (...) du bien-fondé de toute accusation en matière pénale dirigée contre elle. »</p> <p>(...)</p> <p>3. Tout accusé a droit notamment à :</p> <p>(...)</p> <p>d) interroger ou faire interroger les témoins à charge et obtenir la convocation et l'interrogation des témoins à décharge dans les mêmes conditions que les témoins à charge ;</p> <p>(...). »</p> <p>A. Sur la recevabilité</p> <p>43. La Cour observe que ce grief n'est pas manifestement mal fondé au sens de l'article 35 § 3 de la Convention et ne se heurte à aucun autre motif d'irrecevabilité. Il doit partant être déclaré recevable.</p>	<p>42§. Il ricorrente si duole non di avere avuto l'opportunità di interrogare o fare interrogare Y. Egli invoca l'articolo 6 §§ 1 e 3 della Convenzione, che, nelle sue parti pertinenti, si legge come segue:</p> <p>«1. Ogni persona ha diritto a che la sua causa sia esaminata equamente (...) da un tribunale (...) il quale deciderà (...) della fondatezza di ogni accusa penale che le venga rivolta. »</p> <p>(...)</p> <p>3. In particolare, ogni accusato ha diritto a :</p> <p>(...)</p> <p>d. esaminare o far esaminare i testimoni a carico ed ottenere la convocazione e l'esame dei testimoni a scarico nelle stesse condizioni dei testimoni a carico;</p> <p>(...)»</p> <p>A. Sulla ricevibilità</p> <p>43§. La Corte osserva che questa doglianza non è manifestamente infondata ai sensi dell'articolo 35 § 3 della Convenzione e non si scontra con alcuna altra ragione d'irrecevibilità. Deve perciò essere dichiarata ricevibile.</p>
<p>B. Sur le fond</p> <p><i>1. Arguments des parties</i></p> <p>a) Le Gouvernement</p> <p>44. Le Gouvernement reconnaît l'importance du droit, garanti par la Convention, d'interroger ou faire interroger les témoins à charge pendant les débats. Il ajoute que les articles 512 et 526 CPP s'inspirent du même principe lorsqu'ils ne prévoient la possibilité d'utiliser les déclarations faites pendant l'enquête préliminaire que dans des circonstances exceptionnelles.</p> <p>45. Toutefois, de l'avis du Gouvernement, ce même principe doit être appliqué avec une certaine souplesse, ménageant un juste équilibre entre la protection des droits de la défense et l'exigence d'efficacité de la lutte contre la criminalité. Il s'ensuit que la nécessité d'une</p>	<p>B. Sul merito</p> <p><i>1. Argomentazioni delle parti</i></p> <p>a) Il Governo</p> <p>44§. Il Governo riconosce l'importanza del diritto, garantito dalla Convenzione, di interrogare o fare interrogare i testimoni a carico durante il dibattimento. Aggiunge che gli articoli 512 e 526 CPP si ispirano allo stesso principio quando prevedono la possibilità di utilizzare le dichiarazioni fatte durante l'indagine preliminare soltanto in circostanze eccezionali.</p> <p>45§. Tuttavia, secondo il parere del Governo, questo stesso principio deve essere applicato con una certa elasticità, ricercando un giusto equilibrio tra la tutela dei diritti della difesa e l'esigenza dell'efficacia della lotta contro la criminalità. Ne consegue che la necessità di un</p>

confrontation directe entre l'accusateur et l'accusé et/ou l'avocat de celui-ci doit être appréciée au cas par cas.

46. En l'espèce, le requérant a été dûment informé du contenu des déclarations faites par Y et a donc eu la possibilité de répondre pendant les débats aux arguments de ce dernier. Malgré cela, le requérant n'aurait indiqué aucun élément tendant à mettre en doute la crédibilité de Y ou à infirmer de quelque manière que ce soit ses affirmations.

47. Dans ces conditions, le Gouvernement voit mal en quoi une telle confrontation aurait pu apporter des éléments nouveaux à l'instruction de l'affaire. Par ailleurs, comme il ressort des motifs de l'arrêt d'appel, les déclarations d'Y ont fait l'objet d'un examen particulièrement approfondi et scrupuleux.

48. En outre, le Gouvernement estime que l'absence d'Y était justifiée par la menace de représailles de la part de l'une des associations de malfaiteurs les plus dangereuses d'Italie (*camorra*) et que cette absence ne saurait aboutir à paralyser des poursuites dont l'opportunité échappe au contrôle de la Cour. Il invoque à ce propos la jurisprudence de la Cour dans l'affaire *Sofri et autres c. Italie* ((déc.), n° 37235/97, CEDH 2003-VIII).

49. Au demeurant, le Gouvernement souligne que la condamnation du requérant n'est pas basée exclusivement sur les déclarations d'Y, mais reposait sur d'autres éléments, notamment le procès-verbal d'établissement des lieux dressé par la gendarmerie (« *carabinieri* ») ainsi que le fait que le requérant eût fourni aux autorités un alibi douteux.

50. À l'appui de sa thèse, le Gouvernement rappelle la jurisprudence de la Cour dans des affaires analogues contre l'Italie. Il considère que les circonstances de l'espèce présentent des analogies avec les affaires *Carta c. Italie* (n° 4548/02, 20 avril 2006), *Bracci c. Italie* (n° 36822/02, 13 octobre 2005), et *Raniolo c. Italie* ((déc.), n° 62676/00, 21 mars 2002), dans la mesure où, dans ces affaires, la Cour a estimé que les condamnations des requérants se fondaient aussi sur des preuves autres que les déclarations des témoins qui étaient devenus introuvables (*Bracci c. Italie* et *Raniolo c. Italie*) ou avaient gardé le silence au cours des débats publics (*Carta c. Italie*). En particulier, le

confronto diretto tra l'accusatore e l'imputato e/o l'avvocato di quest'ultimo deve essere apprezzata caso per caso.

46§. Nella fattispecie, il ricorrente è stato debitamente informato del contenuto delle dichiarazioni fatte da Y ed ha dunque avuto la possibilità di rispondere durante il dibattimento alle argomentazioni di quest'ultimo. Ciò nonostante, il ricorrente non avrebbe indicato alcun elemento che tendesse a mettere in dubbio la credibilità di Y o ad invalidare in qualunque modo le sue dichiarazioni.

47§. In queste condizioni, il Governo non vede come tale confronto avrebbe potuto portare elementi nuovi all'istruzione della causa. D'altra parte, come risulta dalla motivazione della sentenza d'appello, le dichiarazioni di Y sono state oggetto di un esame particolarmente approfondito e scrupoloso.

48§. Inoltre, il Governo ritiene che l'assenza di Y fosse giustificata dalla minaccia di rappresaglie da parte di una delle associazioni a delinquere più pericolose dell'Italia (*camorra*) e che quest'assenza non avrebbe potuto condurre alla paralisi dei procedimenti penali la cui l'opportunità sfugge al controllo della Corte. Invoca a questo proposito la giurisprudenza della Corte nel caso *Sofri ed altri c. Italia* ((decisione), n. 37235/97, CEDU 2003-VIII). 49§. D'altra parte, il Governo sottolinea che la condanna del ricorrente non è basata esclusivamente sulle dichiarazioni di Y, ma si fondava su altri elementi, in particolare il verbale di ispezione dei luoghi elaborato dai «*carabinieri*» ed anche sul fatto che il ricorrente aveva fornito alle autorità un alibi incerto.

50§. A sostegno della sua tesi, il Governo ricorda la giurisprudenza della Corte in casi simili contro l'Italia. Considera che le circostanze della fattispecie presentano analogie con i casi *Carta c. Italia* (n. 4548/02, 20 aprile 2006), *Bracci c. Italia* (n. 36822/02, 13 ottobre 2005), e *Raniolo c. Italia* (decisione), n. 62676/00, 21 marzo 2002), nella misura in cui, in questi casi, la Corte ha ritenuto che le condanne dei ricorrenti si fondassero anche su prove diverse dalle dichiarazioni dei testimoni che erano divenuti irreperibili (*Bracci c. Italia* e *Raniolo c. Italia*) o avevano mantenuto il silenzio nel corso dei pubblici dibattimenti

<p>Gouvernement fait valoir que lesdites preuves n'étaient aucunement plus importantes que celles utilisées dans la présente affaire pour corroborer les déclarations d'Y. En outre, la présente requête se distinguerait des deux affaires <i>A.M. c. Italie</i> (n° 37019/97, CEDH 1999-IX) et <i>Majadallah c. Italie</i> (n° 62094/00, 19 octobre 2006), dans lesquelles la Cour a conclu à des violations de la Convention, en ce que, dans ces affaires, il n'y avait pas le moindre élément de preuve supplémentaire.</p>	<p>(<i>Carta c. Italia</i>). In particolare, il Governo deduce che le suddette prove non erano in alcun modo più importanti di quelle utilizzate nel presente caso per confermare le dichiarazioni di Y. Inoltre, il presente ricorso si distinguerebbe dai due casi <i>A.M. c. Italia</i> (n° 37019/97, CEDH 1999-IX) e <i>Majadallah c. Italia</i> (n. 62094/00, 19 ottobre 2006), nei quali la Corte ha concluso per le violazioni della Convenzione, poiché, in questi casi, non c'era il minimo elemento di prova supplementare.</p>
<p>Le requérant</p> <p>51. Le requérant conteste la thèse du Gouvernement pour ce qui est de la nécessité d'interroger Y pendant les débats publics. Il affirme que nul ne saurait spéculer sur le déroulement et l'issue de la confrontation directe entre lui-même et Y.</p> <p>52. En outre, de l'avis du requérant, la nécessité d'une telle confrontation n'est aucunement diminuée du fait du contexte mafieux des délits pour lesquels il a été condamné. Au contraire, cela aurait dû conduire les juges à une plus grande prudence dans l'appréciation des preuves. D'ailleurs, il rappelle que les juridictions internes n'ont pas retenu à son encontre la circonstance aggravante d'avoir agi pour favoriser une organisation de type mafieux.</p> <p>53. Le requérant réfute également les arguments du Gouvernement quant au manque du caractère déterminant des affirmations d'Y et allègue que sa condamnation était bel et bien fondée exclusivement sur lesdites affirmations. À ce propos, il cite le jugement d'acquiescement de première instance où il est dit que, faisant abstraction des déclarations de Y, il ne restait aucun élément figurant au dossier de nature à démontrer la responsabilité pénale des accusés.</p> <p>54. Enfin, le requérant tient à souligner l'impossibilité d'interroger ou contre-interroger le seul témoin à charge non seulement pendant l'enquête préliminaire et le procès public mais aussi au cours d'une audience <i>ad hoc</i> devant le juge des investigations préliminaires (« le GIP ») en présence des avocats de la défense (<i>incidente probatorio</i>). Il fait valoir que le Gouvernement ne s'est pas exprimé sur ce</p>	<p>b) Il ricorrente</p> <p>51§. Il ricorrente contesta la tesi del Governo per quanto riguarda la necessità di interrogare Y durante i pubblici dibattimenti. Afferma che nessuno potrebbe speculare sullo svolgimento e l'esito del confronto diretto tra sé stesso e Y.</p> <p>52§. Inoltre, secondo il parere del ricorrente, la necessità di tale confronto non è in nessun modo diminuita a motivo del contesto mafioso dei reati per cui è stato condannato. Al contrario, ciò avrebbe dovuto indurre i giudici ad una più grande prudenza nella valutazione delle prove. Del resto, egli ricorda che le giurisdizioni interne non hanno ritenuto sussistente nei suoi confronti la circostanza aggravante di avere agito per favorire un'organizzazione di tipo mafioso.</p> <p>53§. Il ricorrente confuta anche le argomentazioni del Governo quanto alla mancanza del carattere determinante delle dichiarazioni di Y ed adduce che la sua condanna era in effetti fondata esclusivamente sulle suddette dichiarazioni. A questo proposito, cita la sentenza di assoluzione di prima istanza dove è detto che, facendo astrazione delle dichiarazioni di Y, non restava alcun elemento acquisito nel fascicolo tale da dimostrare la responsabilità penale degli imputati.</p> <p>54§. Infine, il ricorrente tiene a sottolineare l'impossibilità di interrogare o contro-interrogare il solo testimone a carico non soltanto durante l'indagine preliminare ed il processo pubblico ma anche nel corso di un'udienza <i>ad hoc</i> dinanzi al giudice delle indagini preliminari (« il GIP ») in presenza degli avvocati della difesa (<i>incidente probatorio</i>). Egli fa valere che il Governo non si</p>

<p>point.</p> <p>2. <i>Appréciation de la Cour</i></p> <p>55. Étant donné que les exigences du paragraphe 3 représentent des aspects particuliers du droit à un procès équitable garanti par le paragraphe 1 de l'article 6, la Cour examinera les griefs du requérant sous l'angle de ces deux textes combinés (voir, parmi beaucoup d'autres, <i>Van Geyseghem c. Belgique</i> [GC], n° 26103/95, CEDH 1999-I, § 27).</p> <p>56. La Cour rappelle qu'elle n'est pas compétente pour se prononcer sur le point de savoir si des dépositions de témoins ont été à bon droit admises comme preuves ou encore sur la culpabilité du requérant (<i>Lucà c. Italie</i>, n° 33354/96, § 38, CEDH 2001-II, et <i>Khan c. Royaume-Uni</i>, n° 35394/97, § 34, CEDH 2000-V). La mission confiée à la Cour par la Convention consiste uniquement à rechercher si la procédure considérée dans son ensemble, y compris le mode de présentation des moyens de preuve, a revêtu un caractère équitable et si les droits de la défense ont été respectés (<i>De Lorenzo c. Italie</i> (déc.), n° 69264/01, 12 février 2004).</p> <p>57. Les éléments de preuve doivent en principe être produits devant l'accusé en audience publique, en vue d'un débat contradictoire. Ce principe ne va pas sans exceptions, mais on ne peut les accepter que sous réserve des droits de la défense ; en règle générale, les paragraphes 1 et 3 d) de l'article 6 commandent d'accorder à l'accusé une occasion adéquate et suffisante de contester un témoignage à charge et d'en interroger l'auteur, au moment de la déposition ou plus tard (<i>Lüdi c. Suisse</i>, arrêt du 15 juin 1992, série A n° 238, p. 21, § 49, et <i>Van Mechelen et autres c. Pays-Bas</i>, arrêt du 23 avril 1997, <i>Recueil des arrêts et décisions</i> 1997-III, p. 711, § 51).</p> <p>58. À cet égard, comme la Cour l'a précisé à plusieurs reprises (voir, entre autres, <i>Isgrò c. Italie</i>, arrêt du 19 février 1991, série A n° 194-A, p. 12, § 34, et <i>Lüdi</i> précité, p. 21, § 47), dans certaines circonstances, il peut s'avérer nécessaire, pour les autorités judiciaires, d'avoir recours à des dépositions remontant à la phase de l'instruction préparatoire. Si l'accusé a eu une occasion adéquate et suffisante de contester</p>	<p>è espresso su questo punto.</p> <p>2. <i>Valutazione della Corte</i></p> <p>55§. Considerato che i requisiti del paragrafo 3 rappresentano degli aspetti particolari del diritto ad un equo processo garantito dal paragrafo 1 dell'articolo 6, la Corte esaminerà le doglianze del ricorrente dal punto di vista di questi due testi combinati (vedere, fra molti altri, <i>Van Geyseghem c. Belgio</i> (GC), n. 26103/95, CEDU 1999-I, § 27).</p> <p>56§. La Corte ricorda che non è competente per pronunciarsi sul punto di sapere se le deposizioni di testimoni sono state ammesse come prove in conformità della legge od anche sulla colpevolezza del ricorrente (<i>Lucà c. Italie</i>, n° 33354/96, § 38, CEDH 2001-II, et <i>Khan c. Regno-Unito</i>, n° 35394/97, § 34, CEDH 2000-V). La missione affidata alla Corte dalla Convenzione consiste soltanto nel ricercare se la procedura considerata nell'insieme, compreso il modo di presentazione dei mezzi di prova, ha rivestito un carattere equo e se i diritti della difesa sono stati rispettati (<i>Di Lorenzo c. Italia</i> (decisione), n. 69264/01, 12 febbraio 2004).</p> <p>57§. Gli elementi di prova devono in linea di principio essere prodotti alla presenza dell'imputato in pubblica udienza, in previsione di un dibattimento in contraddittorio. Questo principio non va senza eccezioni, ma le si possono accettare soltanto con riserva dei diritti della difesa; di norma generale, i paragrafi 1 e 3 d) dell'articolo 6 impongono di accordare all'imputato un'adeguata e sufficiente occasione per contestare una prova a carico ed interrogarne l'autore, al momento della deposizione o successivamente (<i>Lüdi c. Svizzera</i>, sentenza del 15 giugno 1992, serie A n. 238, p. 21, § 49, e <i>Van Mechelen ed altri c. Paesi Bassi</i>, sentenza del 23 aprile 1997, <i>Raccolta delle sentenze e decisioni</i> 1997-III, p. 711, § 51).</p> <p>58§. A questo proposito, come la Corte lo ha precisato varie volte (vedere, tra l'altro, <i>Isgrò c. Italia</i>, sentenza del 19 febbraio 1991, serie A n. 194-A, p. 12, § 34, e <i>Lüdi</i> summenzionato, p. 21, § 47), in alcune circostanze, può risultare necessario, per le autorità giudiziarie, ricorrere a deposizioni che risalgono alla fase dell'istruzione preparatoria. Se l'imputato ha</p>
---	--

<p>pareilles dépositions, au moment où elles sont faites ou plus tard, leur utilisation ne se heurte pas en soi à l'article 6 §§ 1 et 3 d). Toutefois, les droits de la défense sont restreints de manière incompatible avec les garanties de l'article 6 lorsqu'une condamnation se fonde, uniquement ou dans une mesure déterminante, sur des dépositions faites par une personne que l'accusé n'a pu interroger ou faire interroger ni au stade de l'instruction ni pendant les débats (<i>Lucà précité</i>, § 40, <i>A.M. c. Italie</i>, n° 37019/97, § 25, CEDH 1999-IX, et <i>Saïdi c. France</i>, arrêt du 20 septembre 1993, série A n° 261-C, pp. 56-57, §§ 43-44).</p> <p>59. En l'espèce, le requérant a été condamné pour le meurtre de X, la tentative de meurtre d'Y et port d'arme prohibé. Son accusateur, Y, ne se présenta pas aux débats et les déclarations qu'il avait faites lors des investigations préliminaires furent versées au dossier et utilisées pour décider du bien fondé des chefs d'accusation (paragraphe 15-21 ci-dessus).</p> <p>60. La Cour relève que la possibilité d'utiliser les déclarations prononcées avant les débats par des témoins devenus introuvables était prévue par l'article 512 CPP, tel qu'en vigueur à l'époque des faits. Cependant, cette circonstance ne saurait priver l'inculpé du droit, que l'article 6 § 3 d) lui reconnaît, d'examiner ou de faire examiner de manière contradictoire tout élément de preuve substantiel à charge (<i>Craxi c. Italie</i>, n° 34896/97, § 87, 5 décembre 2002).</p>	<p>avuto un'occasione adeguata e sufficiente per contestare simili deposizioni, nel momento in cui sono fatte o successivamente, il loro utilizzo non si scontra in sé con l'articolo 6 §§ 1 e 3 d). Tuttavia, i diritti della difesa sono ristretti in modo incompatibile con le garanzie dell'articolo 6 quando una condanna si fonda, soltanto o in una misura determinante, su delle deposizioni fatte da una persona che l'imputato non ha potuto interrogare o fare interrogare né nella fase dell'istruzione né durante i dibattimenti (<i>Lucà summenzionato</i>, § 40, <i>A.M. c. Italia</i>, n. 37019/97, § 25, CEDU 1999-IX, e <i>Saïdi c. Francia</i>, sentenza del 20 settembre 1993, serie A n. 261-C, pp 56-57, §§ 43-44).</p> <p>59§. Nella fattispecie, il ricorrente è stato condannato per l'omicidio di X, il tentativo d'omicidio di Y e porto d'arma proibito. Il suo accusatore, Y, non si presentò ai dibattimenti e le dichiarazioni che aveva fatto in occasione delle indagini preliminari furono acquisite nel fascicolo ed utilizzate per decidere il fondamento dei capi d'accusa (paragrafi 15-21 qui sopra).</p> <p>60§. La Corte rileva che la possibilità di utilizzare le dichiarazioni pronunciate prima dei dibattimenti da testimoni diventati irreperibili era prevista dall'articolo 512 CPP, come in vigore all'epoca dei fatti. Tuttavia, questa circostanza non potrebbe privare l'imputato del diritto, che l'articolo 6 § 3 d) gli riconosce, di esaminare o fare esaminare in modo contraddittorio ogni elemento di prova decisivo a carico (<i>Craxi c. Italia</i>, n. 34896/97, § 87, 5 dicembre 2002).</p>
<p>61. Dans la présente affaire, aucune confrontation directe n'a pu avoir lieu entre le requérant et son accusateur, ni pendant le procès public, ni au stade de l'enquête préliminaire. En particulier, au cours de cette dernière phase, les juridictions internes ont rejeté la demande du requérant tendant à la fixation d'une audience <i>ad hoc</i> devant le juge des investigations préliminaires (« le GIP ») en présence des avocats de la défense (<i>incidente probatorio</i>) afin d'auditionner Y et de procéder à une reconnaissance personnelle (<i>ricognizione personale</i>). Par la suite, Y rentra en Albanie et devint introuvable.</p> <p>62. D'ailleurs, la Convention imposant d'accorder à l'accusé une occasion adéquate et suffisante de contester un témoignage à charge</p>	<p>61§. Nel presente caso, nessun confronto diretto ha potuto avere luogo tra il ricorrente ed il suo accusatore, né durante il processo pubblico, né nella fase dell'indagine preliminare. In particolare, nel corso di quest'ultima fase, le giurisdizioni interne hanno respinto la domanda del ricorrente che tendeva alla fissazione di un'udienza <i>ad hoc</i> dinanzi al giudice delle indagini preliminari (« il GIP ») in presenza degli avvocati della difesa (<i>incidente probatorio</i>) al fine di ascoltare Y e di procedere ad una <i>ricognizione personale</i>. Successivamente, Y rientrò in Albania e diventò irreperibile.</p> <p>62§. Del resto, la Convenzione imponendo di accordare all'imputato un'occasione adeguata e sufficiente per contestare una prova a carico ed</p>

<p>et d'en interroger l'auteur, la Cour ne saurait spéculer à l'avance sur l'issue d'une telle confrontation.</p> <p>63. La Cour relève que les juridictions nationales, outres les déclarations litigieuses, ont appuyé la condamnation du requérant sur le procès-verbal d'établissement des lieux dressé par la gendarmerie (« <i>carabinieri</i> ») ainsi que sur le fait que les témoignages à décharge et l'alibi fourni par le requérant semblaient contradictoires (paragraphe 21 et 22 ci-dessus). Cependant, force est de constater, comme il ressort de la motivation de l'arrêt d'appel, que ces éléments apparaissent de nature tout au plus à corroborer les affirmations d'Y, lesquelles ont eu un poids décisif pour la condamnation du requérant.</p> <p>64. En outre, la cour d'assises de Santa Maria Capua Vetere elle-même, lors de la décision d'acquiescement de première instance, a observé qu'en dehors des affirmations d'Y, il ne restait aucun élément figurant au dossier de nature à démontrer la responsabilité pénale des accusés (paragraphe 17 ci-dessus).</p> <p>65. Dans ces conditions, la Cour estime que les juges nationaux ont fondé la condamnation du requérant exclusivement ou du moins dans une mesure déterminante sur les déclarations faites par Y avant le procès (voir, <i>mutatis mutandis</i>, <i>Jerinò c. Italie</i> (déc.), n° 27549/02, 7 juin 2005 ; <i>Bracci c. Italie</i>, précité, §§ 57 et 58 ; <i>Majadallah c. Italie</i>, précité ; <i>a contrario</i>, <i>Carta c. Italie</i>, n° 4548/02, 20 avril 2006, § 52).</p> <p>66. Au vu de ce qui précède, la Cour conclut que le requérant n'a pas bénéficié d'un procès équitable ; dès lors il y a eu violation de l'article 6 §§ 1 et 3 d) de la Convention.</p>	<p>interrogarne l'autore, la Corte non potrebbe speculare preventivamente sull'esito di tale confronto.</p> <p>63§. La Corte rileva che le giurisdizioni nazionali, a parte le dichiarazioni in questione, hanno fondato la condanna del ricorrente sul verbale di ispezione dei luoghi elaborato dai «<i>carabinieri</i> » e sul fatto che le prove a discarico e l'alibi fornito dal ricorrente sembravano contraddittori (paragrafi 21 e 22 sopra). Tuttavia, è giocoforza constatare, come risulta dalla motivazione della sentenza d'appello, che quest'elementi tutt'al più apparivano di natura tale da confermare le dichiarazioni di Y, che hanno avuto un peso decisivo per la condanna del ricorrente.</p> <p>64§. Inoltre, la stessa corte d'assise di Santa Maria Capua Vetere, in occasione della decisione di assoluzione di primo grado, ha osservato che all'infuori delle dichiarazioni di Y, non restava alcun elemento acquisito al fascicolo tale da dimostrare la responsabilità penale degli imputati (paragrafo 17 sopra).</p> <p>65§. In queste condizioni, la Corte ritiene che i giudici nazionali abbiano fondato la condanna del ricorrente esclusivamente o almeno in una misura determinante sulle dichiarazioni fatte da Y prima del processo (vedere, <i>mutatis mutandis</i>, <i>Jerinò c. Italia</i> (decisione), n. 27549/02, 7 giugno 2005; <i>Bracci c. Italia</i>, summenzionato, §§ 57 e 58; <i>Majadallah c. Italia</i>, summenzionato; <i>a contrario</i>, <i>Carta c. Italia</i>, n. 4548/02, 20 aprile 2006, § 52).</p> <p>66§. Alla luce di ciò che precede, la Corte conclude che il ricorrente non ha beneficiato di un equo processo; di conseguenza vi è stata violazione dell'articolo 6 §§ 1 e 3 d) della Convenzione.</p>
<p>.III. SUR LA VIOLATION ALLÉGUÉE DE L'ARTICLE 14 DE LA CONVENTION COMBINÉ AVEC L'ARTICLE 6</p> <p>67. Le requérant estime avoir été discriminé par rapport à son coaccusé. Il invoque l'article 14 de la Convention, combiné avec l'article 6 § 1, ainsi libellés :</p> <p>Article 6 § 1 :</p> <p>« 1. Toute personne a droit à ce que sa cause soit entendue équitablement (...) par un tribunal indépendant et impartial (...) qui</p>	<p>.III. SULLA ALLEGATA VIOLAZIONE DELL'ARTICOLO 14 DELLA CONVENZIONE COMBINATA CON L'ARTICOLO 6.</p> <p>67§. Il ricorrente ritiene di essere stato discriminato rispetto a suo coimputato. Egli invoca l'articolo 14 della Convenzione, combinato con l'articolo 6 § 1, così formulati:</p> <p>Articolo 6 § 1 :</p> <p>« 1. Ogni persona ha diritto a che la sua causa sia esaminata equamente (...) da un tribunale indipendente e imparziale(...) il quale deciderà</p>

décidera (...) du bien-fondé de toute accusation en matière pénale dirigée contre elle (...). »

Article 14 :

« La jouissance des droits et libertés reconnus dans la (...) Convention doit être assurée, sans distinction aucune, fondée notamment sur le sexe, la race, la couleur, la langue, la religion, les opinions politiques ou toutes autres opinions, l'origine nationale ou sociale, l'appartenance à une minorité nationale, la fortune, la naissance ou toute autre situation. »

68. La Cour rappelle que l'article 14 interdit de traiter de manière différente, sauf justification objective et raisonnable, des personnes placées dans des situations comparables (*Odièvre c. France* [GC], n° 42326/98, § 55, CEDH 2003-III et *Salgueiro da Silva Mouta c. Portugal*, n° 33290/96, § 26, CEDH 1999-IX). La Cour rappelle également, sous l'angle de l'article 6, qu'elle n'a pas pour tâche de se substituer aux juridictions internes. C'est au premier chef aux autorités nationales, et notamment aux cours et tribunaux, qu'il incombe d'interpréter la législation interne et d'apprécier les faits et les preuves (voir, parmi beaucoup d'autres, *Brualla Gómez de la Torre c. Espagne*, arrêt du 19 décembre 1997, *Recueil* 1997-VIII, p. 2955, § 31, et *Edificaciones March Gallego S.A. c. Espagne*, arrêt du 19 février 1998, *Recueil* 1998-I, p. 290, § 33).

69. En l'espèce, la Cour relève que le requérant n'a pas démontré que sa situation était similaire à celle de son coïnculpé, A. Elle observe que l'acquittement de ce dernier découle du fait que la cour d'assises d'appel de Naples a estimé que les déclarations faites par Y à l'égard de A, à la différence de celles concernant les requérant, n'étaient ni crédibles ni précises, compte tenu aussi du fait qu'Y avait reconnu A seulement en photographie.

70. Dans ces conditions, la Cour ne saurait conclure à une violation de l'article 14 pour le simple fait que, dans une même procédure pénale ou dans des procédures pénales connexes, certains des accusés ont été relaxés et d'autres ont été condamnés (voir, *mutatis mutandis*, *De Lorenzo c. Italie*, précité, 12

(...) della fondatezza di ogni accusa penale che le venga rivolta (...). »

Articolo 14:

« Il godimento dei diritti e delle libertà riconosciuti nella presente Convenzione deve essere assicurato senza nessuna discriminazione, in particolare quelle fondate sul sesso, la razza, il colore, la lingua, la religione, le opinioni politiche o di altro genere, l'origine nazionale o sociale, l'appartenenza a una minoranza nazionale, la ricchezza, la nascita o ogni altra condizione. »

68§. La Corte ricorda che l'articolo 14 proibisce di trattare in modo diverso, eccetto giustificazione oggettiva e ragionevole, delle persone messe in situazioni comparabili (*Odièvre c. Francia* (GC), n. 42326/98, § 55, CEDU 2003-III e *Salgueiro da Silva Mouta c. Portogallo*, n. 33290/96, § 26, CEDU 1999-IX). La Corte ricorda anche, dal punto di vista dell'articolo 6, che essa non ha per compito di sostituirsi alle giurisdizioni interne. Compete in primo luogo alle autorità nazionali, ed in particolare alle corti ed ai tribunali, di interpretare la legislazione interna e di valutare i fatti e le prove (vedere, fra molte altre, *Brualla Gomez de la Torre c. Spagna*, sentenza del 19 dicembre 1997, *Raccolta* 1997-VIII, p. 2955, § 31, ed *Edificaciones March Gallego S.A. c. Spagna*, sentenza del 19 febbraio 1998, *Raccolta* 1998-I, p. 290, § 33).

69§. Nella fattispecie, la Corte rileva che il ricorrente non ha dimostrato che la sua situazione era simile a quella del suo coimputato, A. Essa osserva che l'assoluzione di quest'ultimo deriva per il fatto che la corte d'assise d'appello di Napoli ha ritenuto che le dichiarazioni fatte da Y nei riguardi di A, a differenza di quelle che riguardano il ricorrente, non erano né credibili né precise, tenendo conto anche del fatto che Y aveva riconosciuto A soltanto in fotografia.

70§. In queste condizioni, la Corte non potrebbe concludere per una violazione dell'articolo 14 per il semplice fatto che, in una stessa procedura penale o in procedure penali connesse, alcuni imputati sono stati assolti ed altri sono stati condannati (vedere, *mutatis mutandis*, *Di Lorenzo c. Italia*, summenzionato, 12 febbraio

<p>février 2004).</p> <p>71. Il s'ensuit que ce grief est manifestement mal fondé au sens de l'article 35 § 3 de la Convention et doit être rejeté en application du paragraphe 4 de cette même disposition.</p>	<p>2004).</p> <p>71§. Ne consegue che questa doglianza è manifestamente infondata ai sensi dell'articolo 35 § 3 della Convenzione e deve essere respinta in applicazione del paragrafo 4 di questa stessa disposizione.</p>
<p>IV. SUR LA VIOLATION ALLÉGUÉE DE L'ARTICLE 3 DE LA CONVENTION</p> <p>72. Le requérant soutient que l'impossibilité d'obtenir l'audition de Y s'analyse en un traitement inhumain et dégradant. Il invoque l'article 3 de la Convention qui se lit comme suit :</p> <p>« Nul ne peut être soumis à la torture ni à des peines ou traitements inhumains ou dégradants. »</p> <p>73. La Cour rappelle que, pour tomber sous le coup de l'article 3, un traitement doit atteindre un minimum de gravité. L'appréciation de ce minimum est relative par essence ; elle dépend de l'ensemble des données de la cause et, notamment, de la durée du traitement, de ses effets physiques et/ou mentaux ainsi que, parfois, du sexe, de l'âge et de l'état de santé de la victime (<i>Assenov et autres c. Bulgarie</i>, arrêt du 28 octobre 1998, <i>Recueil</i> 1998-VIII, p. 3288, § 94). Dans cette perspective, il ne suffit pas que le traitement comporte des aspects désagréables (<i>Guzzardi c. Italie</i>, arrêt du 6 novembre 1980, série A n° 39, p. 40, § 107). En principe, un traitement est « dégradant » lorsqu'il est de nature à inspirer à ses victimes des sentiments de peur, d'angoisse et d'infériorité propres à les humilier et à les avilir (voir, par exemple, <i>Kudla c. Pologne</i> [GC], n° 30210/96, § 92, CEDH 2000-XI).</p> <p>74. En l'espèce, la Cour ne voit pas en quoi l'impossibilité d'examiner Y constituerait un traitement pouvant atteindre le seuil de gravité requis pour tomber sous le champ d'application de l'article 3 de la Convention.</p> <p>75. Il s'ensuit que ce grief est manifestement mal fondé au sens de l'article 35 § 3 de la Convention et doit être rejeté en application du paragraphe 4 de cette même disposition.</p>	<p>V. SULLA ALLEGATA VIOLAZIONE DELL'ARTICOLO 3 DELLA CONVENZIONE.</p> <p>72§. Il ricorrente sostiene che l'impossibilità di ottenere l'audizione di Y integra un trattamento inumano e degradante. Invoca l'articolo 3 della Convenzione che si legge come segue:</p> <p>«Nessuno può essere sottoposto alla tortura né a pene o trattamenti inumani o degradanti. »</p> <p>73§. La Corte ricorda che, per rientrare nel campo d'applicazione dell'articolo 3, un trattamento deve raggiungere un minimo di gravità. La valutazione di questo minimo è relativa per definizione; essa dipende dall'insieme dei dati della causa e, in particolare, dalla durata del trattamento, dai suoi effetti fisici e/o psicologici e, a volte, dal sesso, dall'età e dallo stato di salute della vittima (<i>Assenov ed altri c. Bulgaria</i>, sentenza del 28 ottobre 1998, <i>Raccolta</i> 1998-VIII, p. 3288, § 94). In questa prospettiva, non basta che il trattamento comporti aspetti sgradevoli (<i>Guzzardi c. Italia</i>, sentenza del 6 novembre 1980, serie A n. 39, p. 40, § 107). In linea di principio, un trattamento è «degradante » quando è tale da ispirare nelle sue vittime sensazioni di paura, d'angoscia e d'inferiorità atte ad umiliarle e degradarle (vedere, ad esempio, <i>Kudla c. Polonia</i> (GC), n. 30210/96, § 92, CEDU 2000-XI).</p> <p>74§. Nella fattispecie, la Corte non vede come l'impossibilità di esaminare Y costituirebbe un trattamento che può raggiungere la soglia di gravità richiesta per cadere sotto il campo d'applicazione dell'articolo 3 della Convenzione.</p> <p>75§. Ne consegue che questa doglianza è manifestamente infondata ai sensi dell'articolo 35 § 3 della Convenzione e deve essere respinta in applicazione del paragrafo 4 di questa stessa disposizione.</p>
<p>V. SUR L'APPLICATION DE L'ARTICLE 41</p>	<p>.V. SULL'APPLICAZIONE</p>

DE LA CONVENTION

76. Aux termes de l'article 41 de la Convention,

« Si la Cour déclare qu'il y a eu violation de la Convention ou de ses Protocoles, et si le droit interne de la Haute Partie contractante ne permet d'effacer qu'imparfaitement les conséquences de cette violation, la Cour accorde à la partie lésée, s'il y a lieu, une satisfaction équitable. »

A. Dommage

77. Le requérant fait valoir d'emblée qu'il se trouve dans une situation familiale et économique dramatique en tant que détenu ayant une femme et une fille mineure à charge.

78. Il souligne ensuite que le droit interne ne prévoit pas la réouverture du procès pénal suite à un constat de violation de la Cour.

79. Compte tenu de cela, il demande la somme de 200 euros (EUR) par jour de détention jusqu'au prononcé de l'arrêt de violation de la Cour et tant que, suite à une réforme législative, ne sera adoptée une décision de révision de sa condamnation.

80. Le Gouvernement estime que les demandes du requérant quant au dommage sont totalement dénuées de fondement, vu que rien n'indique que celui-ci aurait été acquitté en l'absence de la violation alléguée. Le Gouvernement considère qu'il est abusif d'accorder une satisfaction équitable au titre d'une détention qui se fonde sur une condamnation par un tribunal compétent. En tout état de cause, il est de l'avis que le simple constat de violation fournirait en soi une satisfaction équitable suffisante.

81. La Cour observe que le requérant n'a fourni aucune preuve d'un quelconque dommage matériel. Dès lors, aucune somme ne peut être allouée à ce titre. Elle juge en revanche que l'intéressé a subi un tort moral certain. Eu égard aux circonstances de la cause et statuant en équité comme le veut l'article 41 de la Convention, elle décide de lui octroyer la somme de 15 000 EUR.

82. Lorsque la Cour conclut que la condamnation d'un requérant a été prononcée au terme d'une procédure qui n'était pas

DELL'ARTICOLO 41 DELLA CONVENZIONE

76.§. Ai sensi dell'articolo 41 della Convenzione,

«Se la Corte dichiara che vi è stata violazione della Convenzione o dei suoi Protocolli e se il diritto interno dell'Alta Parte contraente non permette se non in modo imperfetto di rimuovere le conseguenze di tale violazione, la Corte accorda, se del caso, un'equa soddisfazione alla parte lesa.»

.A Danno

77§. Il ricorrente fa valere di primo acchito che egli si trova in una situazione familiare ed economica drammatica in quanto detenuto che ha una moglie ed una figlia minore a carico.

78§. Egli sottolinea in seguito che il diritto nazionale non prevede la riapertura del processo penale dopo una constatazione di violazione della Corte.

79§. Tenuto conto di ciò, chiede la somma di 200 euro (EUR) per ogni giorno di detenzione fino alla pronuncia della sentenza di violazione della Corte e finché, dopo una riforma legislativa, non sarà adottata una decisione di revisione della sua condanna.

80§. Il Governo ritiene che le domande del ricorrente quanto al danno siano completamente destituite di fondamento, visto che nulla indica che quest'ultimo sarebbe stato assolto in mancanza della violazione addotta. Il Governo considera che è abusivo accordare una equa soddisfazione a titolo di una detenzione che si fonda su una condanna da parte di un tribunale competente. In ogni caso, è del parere che la semplice constatazione di violazione fornirebbe in sé una equa soddisfazione sufficiente.

81§. La Corte osserva che il ricorrente non ha fornito alcuna prova di qualsiasi danno materiale. Di conseguenza, nessuna somma può essere attribuita a questo titolo. Essa giudica per contro che l'interessato ha subito un torto morale certo. In considerazione delle circostanze della causa e deliberando in equità come lo vuole l'articolo 41 della Convenzione, decide di liquidargli la somma di 15.000 EUR.

82§. Quando la Corte conclude che la condanna di un ricorrente è stata pronunciata al termine di

<p>équitable, elle estime qu'en principe le redressement le plus approprié serait de faire rejurer le requérant, à la demande de celui-ci, en temps utile et dans le respect des exigences de l'article 6 (voir, <i>mutatis mutandis</i>, <i>Somogyi c. Italie</i>, précité, § 86, 18 mai 2004, et <i>Gençel c. Turquie</i>, précité, § 27, 23 octobre 2003).</p>	<p>una procedura che non era equa, ritiene che normalmente il risarcimento più adeguato sarebbe di fare giudicare di nuovo il ricorrente, ad istanza di quest'ultimo, in tempo utile e nel rispetto degli obblighi stabiliti dall'articolo 6 (vedere, <i>mutatis mutandis</i>, <i>Somogyi c. Italia</i>, summenzionato, § 86, 18 maggio 2004, e <i>Gençel c. Turchia</i>, summenzionato, § 27, 23 ottobre 2003).</p>
<p>.B. Frais et dépens</p> <p>83. Le requérant réclame 40 000 EUR pour les frais et dépens exposés au niveau interne, plus tout montant pouvant être dû à titre d'impôt sur ladite somme. Quant à la procédure devant la Cour, le requérant s'en remet à la sagesse de cette dernière.</p> <p>84. Le Gouvernement soutient que les frais relatifs à la procédure interne l'ont été dans le cadre de la procédure pénale elle-même et n'ont aucun rapport avec la violation de l'article 6 de la Convention. Quant aux coûts de la procédure de Strasbourg, le Gouvernement conteste les prétentions du requérant.</p> <p>85. La Cour rappelle que, selon sa jurisprudence, l'allocation des frais et dépens au titre de l'article 41 présuppose que se trouvent établis leur réalité, leur nécessité et le caractère raisonnable de leur taux (<i>Can et autres c. Turquie</i>, n° 29189/02, du 24 janvier 2008, § 22). En outre, les frais de justice ne sont recouvrables que dans la mesure où ils se rapportent à la violation constatée (voir, par exemple, <i>Beyeler c. Italie</i> (satisfaction équitable) [GC], n° 33202/96, § 27, 28 mai 2002 ; <i>Sahin c. Allemagne</i> [GC], n° 30943/96, § 105, CEDH 2003-VIII).</p> <p>86. La Cour constate que le requérant n'a nullement ventilé ses prétentions ni n'a produit aucun justificatif à l'appui de celles-ci et décide partant de ne rien accorder.</p> <p>C. Intérêts moratoires</p> <p>87. La Cour juge approprié de calquer le taux des intérêts moratoires sur le taux d'intérêt de la facilité de prêt marginal de la Banque centrale européenne majoré de trois points de</p>	<p>.B. Spese legali</p> <p>83§. Il ricorrente richiede 40.000 EUR per le spese legali sostenute a livello interno, più ogni importo che potesse essere dovuto a titolo d'imposta sulla suddetta somma. Quanto alla procedura dinanzi alla Corte, il ricorrente si rimette alla saggezza di quest'ultima.</p> <p>84§. Il Governo sostiene che le spese relative alla procedura interna lo sono state nell'ambito della procedura penale stessa e non hanno alcuna relazione con la violazione dell'articolo 6 della Convenzione. Quanto ai costi della procedura di Strasburgo, il Governo contesta le pretese del ricorrente.</p> <p>85§. La Corte ricorda che, secondo la sua giurisprudenza, l'assegnazione delle spese legali ai sensi dell'articolo 41 presuppone che si trovino accertate nella loro realtà, la loro necessità ed il carattere ragionevole del loro tasso (<i>Can ed altri c. Turchia</i>, n. 29189/02, del 24 gennaio 2008, § 22). Inoltre, le spese di giustizia sono recuperabili soltanto nella misura in cui si riferiscono alla violazione constatata (vedere, ad esempio, <i>Beyeler c. Italia</i> (equa soddisfazione) (GC), n. 33202/96, § 27, 28 maggio 2002; <i>Sahin c. Germania</i> (GC), n. 30943/96, § 105, CEDU 2003-VIII).</p> <p>86§. La Corte constata che il ricorrente non ha affatto prospettato le sue pretese né ha prodotto alcun giustificativo a sostegno di queste e decide pertanto di non liquidare nulla.</p> <p>.C. Interessi moratori</p> <p>87.§. La Corte ritiene opportuno calcolare il tasso degli interessi moratori sul tasso di interesse delle operazioni di rifinanziamento marginale della Banca centrale europea maggiorato di tre punti percentuali.</p>

pourcentage.	
<p>PAR CES MOTIFS, LA COUR, À L'UNANIMITÉ,</p> <p>1. <i>Déclare</i> la requête recevable quant au grief tiré de l'article 6 §§ 1 et 3 d) de la Convention et irrecevable pour le surplus ;</p> <p>2. <i>Dit</i> qu'il y a eu violation de l'article 6 §§ 1 et 3 d) de la Convention ;</p> <p>3. <i>Dit</i></p> <p>a) que l'Etat défendeur doit verser au requérant, dans les trois mois à compter du jour où l'arrêt sera devenu définitif conformément à l'article 44 § 2 de la Convention, la somme de 15 000 EUR (quinze mille euros), plus tout montant pouvant être dû à titre d'impôt, pour dommage moral;</p> <p>b) qu'à compter de l'expiration dudit délai et jusqu'au versement, ce montant sera à majorer d'un intérêt simple à un taux égal à celui de la facilité de prêt marginal de la Banque centrale européenne applicable pendant cette période, augmenté de trois points de pourcentage ;</p> <p>4. <i>Rejette</i> la demande de satisfaction équitable pour le surplus.</p> <p>Fait en français, puis communiqué par écrit le 18 mai 2010, en application de l'article 77 §§ 2 et 3 du règlement.</p> <p style="text-align: center;">Françoise Tulkens (Présidente) Sally Dollé (Greffière)</p>	<p>PER QUESTI MOTIVI, LA CORTE, ALL'UNANIMITÀ,</p> <p>.1. <i>Dichiara</i> il ricorso ricevibile quanto alle doglianze fondate sull'articolo 6 §§ 1 e 3 d) della Convenzione ed irricevibile per il surplus;</p> <p>.2. <i>Dichiara</i> che vi è stata violazione dell'articolo 6 §§ 1 e 3 d) della Convenzione;</p> <p>3. <i>Dichiara</i></p> <p>a) che lo Stato convenuto deve versare al ricorrente, entro tre mesi a decorrere dalla data in cui la presente sentenza sarà divenuta definitiva conformemente all'articolo 44 § 2 della Convenzione, la somma di 15.000 EUR (quindici mila euro), più l'importo eventualmente dovuto a titolo di imposta, per il danno morale;</p> <p>b) che a decorrere dallo scadere di detto termine e fino al versamento, tali importi dovranno essere maggiorati di un interesse semplice ad un tasso equivalente a quello delle operazioni di rifinanziamento marginale della Banca centrale europea applicabile durante tale periodo, aumentato di tre punti percentuali;</p> <p>4. <i>Rigetta</i> la domanda di equa soddisfazione per il surplus.</p> <p>Redatta in francese, e poi comunicata per iscritto il 18 maggio 2010, in applicazione dell'articolo 77 §§ 2 e 3 del Regolamento.</p> <p style="text-align: center;">Françoise Tulkens (Presidente) Sally Dollé (Cancelliera)</p>